

Publié dans Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques 47, 81-111, 1984,  
source qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

*“EN RÉALITÉ” ET “EN FIN DE COMPTE”*  
ET LA RÉOLUTION DES OPPOSITIONS

par Michel CHAROLLES  
Université de Rennes II

Dans la réalité des faits de communication<sup>1)</sup>, on peut relever des énoncés qui ont toutes les apparences de contradictions mais qui ne semblent pourtant pas poser à ceux qui les utilisent des difficultés de compréhension insurmontables (1). Voici, à titre d'exemple, un extrait d'une conversation entendue récemment:

1. A | A Roland Garros les places les plus chères sont gratuites.  
B | Elles sont données aux officiels.  
A | Ou à la famille des joueurs.

Quelque bizarre que paraisse à *la réflexion* le propos initial de A, B ne le dénonce pas comme contradictoire, rien non plus ne permet de détecter qu'il le trouve problématique ou pour le moins singulier. B, qui regarde un match de tennis à la télévision en compagnie de A, enchaîne apparemment très naturellement sur l'assertion de son interlocuteur: il prolonge ce que vient de dire A (et qui arrive impromptu) en apportant un exemple prouvant, que, comme l'a affirmé A, à Roland Garros les places les plus chères sont gratuites. Le fait que B ne demande pas à A d'expliquer ou de justifier ce qu'il vient de dire, le fait qu'il abonde dans le sens de A, le fait enfin que A prolonge lui-même le propos de B, montrent à l'évidence:

- d'une part que B a compris ce que A voulait dire en énonçant  $A_1$
- d'autre part que A souscrit à l'image que B lui renvoie de ce qu'il (B) a compris qu'il (A) voulait dire en énonçant  $A_1$ .

Si l'on pose maintenant qu'il est impossible que B puisse *penser* quelque chose qui dirait purement et simplement "p est  $\bar{p}$ " on est obligé de considérer que, *comprenant* (1A) comme il le manifeste, B a *traité* cet énoncé d'une manière telle qu'au bout du compte il ne lui a pas paru que A voulait purement et simplement dire "p est  $\bar{p}$ ". Quelles opérations recouvrent ce traitement? Il est impossible de le savoir,

---

1) Les énoncés en langue naturelle tolèrent fort bien -comme le relève C. KERBRAT-ORECCHIONI (1981, p. 44) certaines contradictions internes telles que:

"Le 15 Août généralement il ne fait jamais beau"  
"En général il arrive toujours en retard".

mais ce que l'on peut assurer c'est, qu'au terme de ce traitement, il y a dépassement (*résolution*) de l'opposition  $p/\bar{p}$ . Est-ce que B comprenant le propos initial de A cela implique qu'il a en tête (au moment où il le comprend) une autre formulation de l (A) exprimant comment il résout l'opposition  $p/\bar{p}$ ? Là aussi on n'a aucun moyen de répondre. Le fait toutefois que les sujets soient très souvent incapables de formuler comment ils comprennent un énoncé dont ils manifestent pourtant qu'ils le comprennent (en produisant par exemple un comportement approprié) milite plutôt en faveur de l'idée que la compréhension ne consiste pas en une simple traduction. On ne saurait donc tirer argument du fait que B a compris que A ne voulait pas dire que "p est  $\bar{p}$ " pour conclure qu'il a accès à une autre formulation de  $A_1$  dans laquelle l'opposition  $p/\bar{p}$  serait présentée comme résolue ou dépassée.

Cela précisé (pour éviter tout malentendu) il est bien connu qu'un certain nombre de termes de la langue ont justement pour fonction d'articuler des contenus opposés de telle sorte que les énoncés dans lesquels ils figurent ne paraissent pas contradictoires. Quels sont ces termes? Jusqu'où s'étend leur *pouvoir résolutif*? Quelle *gestion de la contradiction* sont-ils capables d'assurer? Telles sont les questions que je me propose d'envisager (ou plutôt d'effleurer) à partir de l'exemple considéré et de quelques autres que je construirai au passage.

Une remarque au préalable. Dans l (A) il y a *contrariété* et non pas *contradiction* entre la spécification de l'objet "les places" ("les places les plus chères") et la détermination prédicative ("sont gratuites"). Il y a contrariété entre un terme et son opposé lorsqu'il existe des intermédiaires entre les deux. Ainsi "blond" peut être dit le contraire de "brun": si un individu est blond, il n'est pas brun, mais s'il n'est pas brun il peut être blond, châtain, poivre et sel ou autre chose.

En revanche "impair", appliqué à un nombre, est en relation de contradiction avec "pair": si un nombre est impair alors il n'est pas pair et réciproquement. La résolution d'une contradiction implique l'élimination d'un des deux termes de l'opposition. La résolution d'une contrariété pourra par contre consister dans le déplacement d'un des deux termes polaires (ou des deux) vers un intermédiaire. Dans

l'exemple considéré "les plus chères" est une *spécification* contraire à la détermination "gratuites"; toutes les places non gratuites n'étant pas, bien entendu, les plus chères (sur tous ces points Cf. J.-B. GRIZE et alii, 1983).

Partant, les questions soulevées il y a un instant peuvent être précisées comme suit: s'il est bien le cas que certaines expressions de la langue ont le pouvoir de résoudre ou de présenter comme résolue l'opposition entre deux termes ( $p$  et  $\bar{p}$ ) ce pouvoir s'applique-t-il pour certains uniquement aux cas de contrariété, pour d'autres aux cas de contradiction, pour d'autres enfin aux deux.

Autre dimension qu'il faudrait prendre en compte: dans l'exemple considéré où il y a contrariété entre une spécification et une détermination, l'élimination ou la neutralisation de la contrariété devraient pouvoir être obtenues en intervenant soit sur la spécification soit sur la détermination soit sur les deux. Les connecteurs qui servent à gérer des contrariétés ou des contradictions sont-ils à même d'agir sur la spécification ou sur la détermination ou sur les deux? Les mêmes expressions pourraient-elles être utilisées, et avec le même effet, si la contrariété portait sur deux déterminations?

#### Connecteurs non résolutifs

Tous les connecteurs susceptibles de relier des termes opposés n'ont pas le pouvoir de résoudre ou de présenter comme résolue cette opposition. Ainsi de *par contre* qui *distingue* et, en quelque sorte, *construit* (pose) une opposition mais n'indique absolument pas comment celle-ci est dépassée. L'insertion de "par contre" dans  $A_1$

2. "A Roland Garros les places les plus chères sont par contre gratuites"

n'amène d'ailleurs pas à un soulignement de la contrariété "les plus chères -vs- gratuites". "Par contre" crée (suggère) une autre opposition: opposition entre les places les plus chères qui sont gratuites et les places par exemple les moins chères qui seraient (quand même) chères. L'antéposition de "par contre", dans  $A_1$  provoquerait une au-

tre opposition du genre "Au parc des Princes les places les plus chères sont inabordables par contre à Roland Garros...".

*"Par contre" sert donc à poser une opposition et ne signale absolument pas comment cette opposition est résolue ou pourrait être résolue.*

De même l'insertion d'un "bien" dans 1 (A) ne contribue pas à lever la contrariété entre la spécification et la détermination:

3. "A Roland Garros les places les plus chères sont bien gratuites".

"Bien" dans 3 a plutôt pour effet *d'entériner* l'opposition entre "les plus chères" et "gratuites". 3 conformément à ce que relève A. Culioli (1978) oriente vers une "conclusion" du type:

4. "Alors pourquoi au Parc des Princes les places les plus chères ne seraient pas, elles aussi, gratuites".

Ce mouvement argumentatif que provoque "bien" est, du reste, indépendant du fait que les termes reliés soient opposés. Si l'on était parti de:

5. "A Roland Garros les places les plus chères sont inabordables" l'ajout d'un "bien" entraînerait un mouvement argumentatif comparable. C'est d'ailleurs pourquoi, lorsque "bien" articule des termes opposés, il ne fait qu'entériner leur opposition: il la laisse en l'état et même en tire argument pour justifier le parallèle avec une autre opposition.

*Toutes les locutions adverbiales, tous les adverbes susceptibles d'entrer en distribution avec des termes contradictoires ou contraires n'ont donc pas pour pouvoir de signaler comment cette opposition est surmontée ou surmontable.* Parmi ceux qui, par contre, semblent avoir des vertus résolutive je vais en isoler deux: "en réalité" et "en fin de compte" afin de mesurer en quoi exactement consistent ces vertus. Je les opposerai ensuite très rapidement à deux concessifs classiques "pourtant" et "quand même" dont J. Moeschler et N. de Spengler (1981 et 1982), M. Schelling (1982) et J. Jayez (1982) soulignent les pouvoirs récupérateurs, afin de montrer que "en fin de compte" et "en réalité" sont porteurs d'instructions résolutive plus explicites. Je reviendrai à chaque fois sur les problèmes d'interprétation et de compréhension des énoncés dans lesquels figurent ces connecteurs pour finir à Roland Garros (où l'on peut en faire apparemment l'économie).

EN REALITE et EN FIN DE COMPTE

1<sup>o</sup>) EN REALITE

Soit le petit dialogue suivant

6. A | "Paul est malade  
B | En réalité il n'avait pas envie de venir"

A et B constatant l'absence de Paul, A pose que la maladie est la cause de sa non-venue, ce que B *corrige* en apportant une autre cause que "en réalité" présente comme plus déterminante. Dans l'ordre des causes de l'absence de Paul, "en réalité" indexe donc une cause ("q") présentée comme plus efficiente que celle ("p") fournie antérieurement. B ne conteste pas nécessairement le fait que Paul soit malade, la preuve en est que "en réalité" peut fort bien enchaîner sur un "effectivement":

7. "Paul est effectivement malade mais en réalité il n'avait pas envie de venir"

B ne réfute pas non plus forcément que la maladie soit cause de l'absence de Paul puisque l'on peut fort bien avoir aussi:

8. "Si Paul n'est pas là c'est effectivement parce qu'il est malade mais en réalité il n'avait pas envie de venir".

"En réalité" se contente de relativiser "p" à un certain niveau d'interprétation (de saisie) des faits susceptibles d'expliquer l'absence de Paul. B, dans 6, marque en somme que, *sur l'échelle des réalités pouvant être la cause de la non-venue de Paul, il a accès à une donnée plus explicative que la simple maladie*. Ce faisant il rabaisse "p" et autorise un mouvement de dévalorisation: "p" rétrogradant de la cause au simple prétexte. Mais cette tendance à disqualifier "p" n'est pas une résultante nécessaire de l'emploi de "en réalité": si A protestait après 6 (B) que la maladie de Paul n'est en rien diplomatique, B pourrait toujours rétorquer qu'il n'en a jamais douté. A supposer alors qu'au lieu de 6 (B), B ait dit:

9. (B) "Paul est soi-disant malade mais en réalité il n'avait pas envie de venir"

il aurait effectivement et successivement

- relativisé le niveau de réalité dans lequel Paul est malade (Paul n'est malade que dans l'exacte mesure où il le dit, ou on le dit);



sés. "Mais" oppose des termes via une conclusion implicite comme dans:

14. "Paul est marié mais il n'a pas d'enfants"

ou "Paul est marié" (p) oriente vers une conclusion (r) du genre "son ménage est heureux" ou plus simplement "il a des enfants", conclusion à laquelle s'oppose une proposition argumentativement impliquée par q (par exemple "il est malheureux de ne pas avoir d'enfants") ou q directement. Seul un "mais" dit réfutatif (C. PLANTIN 1978 et O. DUCROT et alii 1980) peut articuler des termes contraires ou contradictoires mais son emploi est toujours marqué par la négation explicite d'un des deux termes opposés comme dans

15. "Paul n'est pas marié mais célibataire"

Le "mais" de 12 n'est pas un "mais" réfutatif puisqu'il n'est pas nié que Paul soit marié. Partant, comme le "mais" non réfutatif ne peut relier des termes contradictoires (cf. 13) il faut conclure:

- que "en réalité" a le pouvoir de lever la contradiction entre p (être marié) et q (être célibataire) ou tout au moins de présenter cette contradiction comme dépassée;
- que "mais" a dans 12 une fonction argumentative classique (il connecte "p" et "q" augmenté de "en réalité").

Pourquoi l'insertion d'un "en réalité" dans 16 amène-t-elle à un dépassement de la contradiction entre "p" et "q"? Dans 12 l'émetteur concède d'abord que Paul soit marié: il reconnaît donc que Paul satisfait à un critère empirique (disons  $\alpha$ ) tel qu'il peut être dit de lui (relativement à ce critère) qu'il est marié. En ajoutant "mais en réalité il est célibataire", l'émetteur fait allusion à un autre niveau de réalité, à un autre critère empirique (disons  $\beta$ ) qu'il présente comme plus décisif que  $\alpha$ , et relativement auquel Paul peut être dit célibataire. La subtilité étant que *la satisfaction au critère  $\beta$  n'annule pas la satisfaction au critère  $\alpha$* . "En réalité" ne fait donc qu'indiquer que l'émetteur de 12 a en tête un critère  $\alpha$  par rapport auquel Paul est marié et un critère  $\beta$  (supérieur dans l'ordre du réel) par rapport auquel il est célibataire<sup>2)</sup>. A partir de là le fonctionnement du "mais" qui accompagne "en réalité" dans 15 s'explique assez facilement:

---

note 2): voir p. 88

Note 2 de la page 87

2) Les critères  $\alpha$  et  $\beta$  n'étant pas qualifiables de façon univoque et systématique c'est la raison pour laquelle j'ai préféré les désigner par des lettres de l'alphabet. La formulation adoptée dans l'article:  $\alpha$  est présenté par "en réalité" comme "supérieur à  $\beta$  dans l'ordre du réel" est d'ailleurs relativement maladroit. Cette façon d'exprimer les choses amène en effet plus ou moins fatalement à concevoir  $\alpha$ , comme représentant les "apparences" (Cf. DANJOU-FLAUX), "le faux", le "on vrai"... , ce qui n'est pas forcé. Le fait qu'un énoncé comme:

"Il a 50 ans mais en réalité il en paraît 40"

soit possible montre bien que  $\alpha$  peut parfaitement se situer au niveau des apparences. De même dans

"Ce n'est pas un grand économiste mais en réalité tout le monde le considère comme tel"

c'est "p" qui est  $\phi$  vrai et q qui est marqué comme seulement vrai pour "ON".

"En réalité" se contente, me semble-t-il, d'opposer deux univers de référence, il en présente un comme plus déterminant que l'autre mais la hiérarchie qu'il introduit ne revient pas nécessairement à une dissociation entre les apparences et le réel, au moins dans le sens où l'on entend habituellement ces notions. Cette remarque n'est pas contradictoire avec l'idée défendue plus loin comme quoi il faut prendre au sérieux dans ce connecteur l'allusion lexicale attestée à la réalité.

"En réalité" présente simplement, comme plus réel ce qui n'est (en réalité) que plus déterminant dans l'orientation de l'échange, les apparences peuvent alors fort bien avoir plus de poids (et donc plus de réalité,...) que ce qui est vraiment.

Le couple  $\alpha/\beta$  n'est pas non plus assimilable au couple "principe/fait" même si dans certains énoncés "en réalité" sert à opposer des affirmations que nous interprétons comme relevant de ces deux ordres. La langue disposant des locutions "en principe" et "en fait" qui semblent avoir spécifiquement pour fonction de référer à ces deux ordres, l'assimilation de  $\alpha$  à "principe, théorie"... et  $\beta$  à "fait; réalité..." empêcherait de comprendre pourquoi le lexique dispose précisément de ces deux locutions en plus de "en réalité".

"Paul est marié" oriente vers "Paul est marié selon tous les critères empiriques possibles" ("il est "complètement" marié").

"En réalité il est célibataire" corrige cette implicite argumentative en la restreignant rétro-activement au seul critère  $\alpha$ .

Par contre 16:

16. "Paul est soi-disant marié mais en réalité il est célibataire" est plus délicat à justifier. En effet, dans mon idiolecte, 17 est peu acceptable, voire franchement inacceptable:

(?) 17. "Paul est soi-disant marié mais il est célibataire".

Cette inacceptabilité n'a d'ailleurs rien d'étonnant. L'émetteur de 17 disant que "Paul est soi-disant marié" cela implique (ou plutôt implique qu'il est faux *pour lui* que Paul soit marié, donc qu'il est vrai qu'il est célibataire, et il ne peut bien évidemment enchaîner sur un "mais il est célibataire". L'insertion d'un "en réalité" (cf. 16) bloque le processus inférentiel résultant de l'emploi de "soi-disant": tout se passe comme si l'énonciateur de 16, tout en relativisant à Paul (ou "on") le critère selon lequel il est marié, acceptait *néanmoins* de la prendre en charge/valant <sup>comme</sup> pour un certain niveau de réalité en face duquel il va en poser un autre dans lequel Paul sera cette fois-ci "célibataire". (Ce point illustre les capacités de rétrointerprétation de "en réalité" que nous envisagerons dans un instant).

Je n'ai pas la place pour développer mais il me semble que "en fait" serait mieux adapté que "en réalité" dans 16. Si cette nuance pouvait être confirmée à partir d'autres exemples (cf. sur "en fait" N. DANJOU-FLAUX 1980) on pourrait peut-être en tirer que la langue marque un *distinguo* entre les cas où du réel est opposé à du discours (cas pour lesquels on emploierait plutôt "en fait") et les cas où du réel est opposé à du réel (cf. 12) et pour lesquels on emploierait plutôt "en réalité".

Dans le même ordre d'idées je voudrais faire remarquer au passage que si "au fond" peut être substitué à "en réalité" dans 12 cette substitution est par contre impossible ou douteuse dans 16. Si cette observation était généralisable à d'autres exemples on arriverait à une *distribution en triangle* des trois connecteurs "en réalité",

"en fait" et "au fond"<sup>3)</sup>

<p>p relativement à <math>\alpha</math> (<math>\alpha</math> ordre de la réalité)</p> <p><math>\bar{p}</math> relativement à <math>\beta</math> (<math>\beta</math> ordre de la réalité)</p>	<p>p relativement à <math>\alpha</math> (<math>\alpha</math> ordre du discours)</p> <p><math>\bar{p}</math> relativement à <math>\beta</math> (<math>\beta</math> ordre de la réalité)</p>
<p>AU FOND</p>	<p>EN FAIT</p>
<p>EN REALITE</p>	

On vérifiera, lorsqu'on reviendra à 1 (A), que les analyses ci-dessus s'appliquent mutatis-mutandis aux cas de contrariété mais je crois utile auparavant de préciser les *limites des vertus résolutives de "en réalité"*.

"En réalité" indique donc que celui qui l'emploie a dans l'esprit un critère supérieur d'appréciation des données par rapport auquel ce qui est "p" au degré  $\alpha$  de la réalité est "q" au degré  $\beta$  ( $\beta$  étant présenté comme plus profond que  $\alpha$  dans l'ordre du réel). Lorsque "q" est équivalent à  $\bar{p}$  le mouvement est le suivant:

l'objet Y est p (mais seulement) selon le critère  $\alpha$   
 EN REALITE x est p selon le critère  $\beta$ . (4)

- 
- 3) Le fait que le tour "en principe...en fait" soit si répandu -et plus courant, me semble-t-il, que "en principe...en réalité"- illustre bien la spécialisation de "en fait" dans la contestation du "discours" (de la loi, de la parole, de l'écrit...). L'usage de "en principe" amène d'ailleurs à concevoir que ce qui le suit tient plus ou moins de l'ordre du "verbe", ne serait-ce que parce qu'une chose qui n'est qu'en principe ne peut avoir d'autre réalité que celle-là (pulsqu'elle est non réalisée dans les faits). L'étude de "en principe" reste, à ma connaissance, à faire.
- 4) Certains énoncés négatifs paraissent sous-entendre un "en réalité". Ainsi de:  
 "Serge Lama ne chante pas il remplit un sacerdoce"  
 (Titre Est-Républicain)  
 dont la paraphrase la plus exacte est  
 "En réalité Serge Lama ne chante pas il remplit un sacerdoce".  
 Il faudrait voir dans le détail quand le tour "non p, q" revient à "en réalité non p, q". Pour cette interprétation indirecte soit pos-

Là s'arrête le pouvoir résolutif de "en réalité" le reste est affaire d'interprétation et de compréhension et dépend des capacités qu'a ou non un interprétant d'accéder à (de concevoir) des niveaux de réalité distincts (pas forcément identiques d'ailleurs à celui de l'émetteur) dans lesquels il acceptera de considérer que ce qui est "p" selon  $\alpha$  est en réalité " $\bar{p}$ " selon  $\beta$  (avec  $\beta > \alpha$ ).

Si l'on revient à 12:

12. "Paul est marié mais en réalité il est célibataire"

"en réalité" ne résout pas à proprement parler la contradiction entre les deux déterminations. "En réalité" fournit à l'interprétant une instruction conventionnelle (inscrite par convention dans son sémantisme) stipulant que pour saisir en quoi Paul qui est marié est aussi célibataire il faut voir les faits autrement et *rechercher* un niveau supérieur de réalité dans lequel Paul serait célibataire (Paul a une vie de célibataire, des habitudes de célibataire...), niveau par rapport auquel le fait que Paul soit marié pourrait être réinterprété comme signifiant seulement le minimum exigible pour pouvoir être dit marié (par exemple: Paul est passé devant le maire, il est officiellement marié...).

Au vu de ce qui vient d'être dit il apparaît bien aussi que "en réalité" est un *indicateur de réinterprétation* dont les pouvoirs s'exercent dans le sens gauche-droite (en avant) et dans le sens droite-gauche (en arrière) et cela qu'il soit enchâssé ou postposé.

Dans 18:

18. "Les garçons sont en réalité des filles"

l'apparition de "en réalité" invite l'interprétant à une réinterprétation de "garçons" et l'alerte en vue d'une *prointerprétation* de "filles". Mais "garçons" ne peut être *rétrospéциifié* (par exemple en "les êtres humains doués d'attributs virils") qui relativement à la *prospécification* de "filles" (par exemple les individus qui ont un caractè-

---

sulte de la note 4) p. 90 : s'ible (s'impose) il faut, me semble-t-il, que "non p" évoque très fortement un "p" (marqué comme) communément admis.

Dans l'ordre des exemples attestés sous -entendant un "en réalité", ce mot d'enfant:

"Dis papa, le 14 juillet c'est le 13 au soir?"

re non viril). Les deux mouvements de rétro et de prospécification sont conjoints: ils se déterminent et se régulent l'un l'autre. L'occurrence de "en réalité" dans 18 ne commande pas telle rétrospécification de "garçons" plutôt que telle autre. "En réalité" programme une rétrointerprétation et une prointerprétation des termes qu'il connecte mais le processus de réinterprétation ne peut être engagé qu'après l'occurrence du second terme et cela pour la simple raison qu'il est impossible de déterminer dans l'absolu quel serait, <sup>dans</sup> l'ordre du fait d'être garçon, un moindre degré de "garçonité" et, dans l'ordre du fait d'être une fille, un degré de féminité qui ne serait plus spécifique aux seules filles et qui ne serait pas contradictoire avec le moindre degré de "garçonité" attribuable aux garçons. La recherche d'un moindre degré de "garçonité" ne devient possible que si elle est guidée par une référence ("filles") et de même pour la recherche d'un haut degré de féminité. Lorsque "en réalité" est antéposé comme dans 19:

19. "En réalité les garçons sont des filles"

le processus est exactement le même sauf que l'alerte intervient dès le début et invite une programmation anticipée.

Cela dit, "en réalité" encore une fois ne *résout* pas en lui-même une contradiction. Il ne suffit pas non plus de rajouter "en réalité" entre deux termes quelconques pour qu'il y ait *intégration* c'est-à-dire en définitive *cohérence*. Ce point plus ou moins admis dans le paragraphe précédent mérite encore quelques explications. Soit par exemple 20.

20. "Les garçons sont en réalité des triangles".

Supposons une situation de communication "S" avec ses ingrédients et en particulier un récepteur interprétant "R". Admettons que "R" maîtrise le contenu instructionnel attaché conventionnellement à l'emploi de "en réalité" (il connaît *la valeur cohésive* de ce connecteur). "R" comprend donc que l'émetteur de 20 ("E") a pour intention de lui signifier que lui "E" a accès à un niveau supérieur de réalité dans lequel les garçons sont des triangles. Si l'on se contente de dire que pour qu'un énoncé soit cohérent il faut et il suffit que celui qui le reçoit soit en mesure de reconstituer une intention de signification susceptible de justifier (à ses yeux) que celui qui l'a émis, l'ait

émis dans les termes et dans la situation où il l'a émis, alors 20, interprété comme on l'a dit, est cohérent. Cette façon de présenter les choses amène me semble-t-il à un paradoxe. En effet, si "R" ne voit pas du tout comment les garçons peuvent être des triangles (ou plutôt s'il ne voit pas du tout comment E peut voir les garçons comme des triangles) il aura bien compris que "E" avait pour intention de lui signifier que les garçons étaient en réalité des triangles mais cette intention n'aura, si l'on peut dire, aucune espèce de signification pour lui. En somme R comprendra que  $S_E$  énonçant 20, comme il l'énonce, veut dire telle chose mais cette "telle chose" n'ayant pas pour lui de signification il ne pourra concevoir que E ait pour intention de la lui dire. Pour éviter ce paradoxe il faut donc préciser qu'un énoncé comme 20 n'est pleinement compréhensible pour un interprétant que quand il est capable *lui aussi* de se représenter en quoi les garçons peuvent être des triangles, autrement dit que quand il est en mesure d'accomplir avec succès les rétro et pro-spécifications que programme l'occurrence de "en réalité" et qui justifient en dernière instance son emploi. Cela ne signifie rien d'autre, en fin de compte, que "*en réalité*" est un *indicateur de traitement sémantico-cognitif*. Lorsqu'il sert à gérer des contenus contradictoires ou contraires (cf. plus loin) celui qui l'emploie a pour intention de signaler qu'il a dépassé de telle manière telle contradiction ou telle contrariété, mais, cela ne suffit pas pour l'interprétant. L'interprétant ne peut, me semble-t-il, se satisfaire de comprendre seulement que l'émetteur a pour intention de lui signifier qu'il a dépassé l'opposition "p/p̄" (c'est une question d'exigence empirique), il ne dira d'ailleurs pas qu'il comprend s'il n'a pas accès lui-même à un processus de dépassement de cette opposition (c'est donc *aussi* une question d'emploi au sens de L. Wittgenstein -du verbe "comprendre", cf. M. CHAROLLES, 1981).

## 2<sup>o</sup>) EN FIN DE COMPTE

Je serai plus bref en ce qui concerne "en fin de compte" dont le fonctionnement me paraît d'ailleurs relativement moins difficile à analyser que celui de "en réalité". Soit donc 21:

21. "Le tabac n'est en fin de compte pas si nocif que cela".

"En fin de compte" comme "en définitive", "tout compte fait", "en somme", "donc" servent d'abord à *marquer la fin d'un processus*, son occurrence induit qu'il y a eu auparavant une succession ou une accumulation d'événements, de preuves, de réflexions... 2l par exemple n'est concevable que comme *clôturant une intervention à prétention démonstrative* (que celle-ci ait été effectivement produite ou que "en fin de compte" y fasse allusion comme à une activité qui pourrait être produite). Cette clôture n'est évidemment que le fait de celui qui l'introduit et qui la pose comme valant pour lui: un interlocuteur peut fort bien contester l'opportunité du moment où la conclusion est présentée comme s'imposant (faire valoir en somme que les comptes ne sont pas finis) et remettre en cause par là son contenu. "En fin de compte" marque donc la fin d'un mouvement "démonstratif": fin dans le temps mais plus encore *fin dans la délibération*. "En fin de compte" -note J. Jayez (1982) "est un connecteur qui tend à instaurer une image idéale dans laquelle une décision, conclusion ou action interviennent après des essais dans d'autres directions" (p. 202). D'où son inadaptation relative - note encore J. Jayez à clôturer un processus actionnel n'impliquant pas une délibération, une réflexion, un "malaise" dans la décision (cas pour lesquels "finalement" convient apparemment mieux - cf. sur "finalement", M. SCHELLING, 1981).

"En fin de compte" ferme un débat dont il *désigne après coup la structure argumentative*: ainsi son occurrence dans 2l suffit pour reconstituer le mouvement qu'il clôture. "En fin de compte" indique la thèse de départ (à savoir "le tabac est nocif") et signale qu'il y a eu antérieurement à l'énonciation de la conclusion ("Le tabac n'est pas si nocif que cela"), production ou évocation de contre-arguments (du genre, par exemple, "la nicotine durcit les vaisseaux et prévient les risques d'hémorragie", "fumer diminue le stress"...).

La conclusion introduite par "en fin de compte" ne va cependant pas forcément dans le sens des preuves mentionnées dans le discours antécédent. Si j'explique par exemple que Paul, suspecté d'un crime, a avoué que l'arme découverte sur les lieux lui appartenait ("pi") et reconnu qu'il était sur place au moment de l'agression ("pj") je pourrai conclure soit par

22. "En fin de compte c'est lui qui avait fait le coup"  
soit par

23. "En fin de compte c'est Jules qui avait fait le coup".  
Les faits relatés "pi" et "pj" sont censés étayer la présomption comme quoi Paul est coupable. En 23 la conclusion "(R)" confirme cette présomption et élève "pi" et "pj" au statut de preuves, "en fin de compte" suggère tout au plus que d'autres preuves allant dans le sens de "p" (ou non) ont pu être prises en compte entre-temps, 23, par contre, infirme la conclusion attendue. L'occurrence de "en fin de compte" laisse entendre qu'entre "pi", "pj" et "R" il y a eu production d'arguments "q" contraires à "pi" et "pj" et, qu'à terme, les "q" l'ont emporté sur les "p".

On notera que si "en réalité" peut être substitué à "en fin de compte" dans 23, la substitution est impossible dans 22. Je voudrais profiter de cette remarque pour souligner un point important qui ne ressort pas peut-être suffisamment dans la partie précédente et qui permettra de bien situer la différence entre "en fin de compte" et "en réalité".

"En réalité" marque donc, ainsi qu'on l'a dit, que celui qui l'emploie a accès à un critère supérieur d'appréciation des données, critère ( $\beta$ ) par rapport auquel ce qui était vu (dit) comme "p" relativement à un critère  $\alpha$  ( $\beta > \alpha$ ) est désormais vu (dit) comme "q". Partant de l'observation que l'on ne peut substituer "en réalité" à "en fin de compte" dans 22 (observation qu'il faudrait confirmer sur d'autres exemples) on pourrait être tenté de restreindre l'usage de ce connecteur aux cas où "p" et "q" sont argumentativement opposés. Cette tentation est me semble-t-il à exclure. Pourquoi? D'abord elle amènerait à distinguer deux "en réalité": un "en réalité" *argumentatif* analysable en termes d'orientations opposées (cf. 23. 12...) et un "en réalité" *non argumentatif* (illustré par 10) que l'on distinguerait du précédent en disant qu'il est plutôt synonyme de "en vérité" (l'analyse de "en vérité" risquant elle-même d'amener à distinguer deux "en vérité" et ainsi de suite). La description y perdrait donc en généralité. Plus gravement je crois que cette façon de procéder conduirait à terme à négliger le fait que dans "en réalité" il est

fait (littéralement) allusion à un processus de prise en charge de la réalité. La description proposée dans le chapitre précédent présente l'avantage, me semble-t-il, de ne pas faire disparaître cette indication que supporte la matérialité lexicale de "en réalité"; elle permet aussi, dans les cas très fréquents où "en réalité" est combiné avec "mais", d'éviter les interpolations d'orientations. Est-ce que l'analyse proposée échoue sur 22, 23? Non, car pour rendre compte de l'impossibilité de substituer "en réalité" à "en fin de compte" dans 22, il suffit de faire valoir qu'il serait inconséquent pour un locuteur d'annoncer (prointerprétation) qu'il a accès à un niveau supérieur des données pour ensuite introduire une information décollant directement de ce qui a déjà été dit. Comme il n'est pas besoin d'être expert en réalité pour tirer que c'est Paul qui a fait le coup après qu'on ait révélé "pi", et "pj" l'emploi d'un "en réalité" devient tout simplement paradoxal.

Ce retour en arrière permet de mieux cerner ce qui fait la différence entre "en fin de compte" et "en réalité". *"En fin de compte" indique qu'il existe un processus délibératif au terme duquel une conclusion est présentée comme s'imposant.* Que ce processus soit mentionné en toutes lettres ou non, "en fin de compte" y fait référence, mais il ne dit pas en quoi consiste ce processus (il ne le marque pas en particulier comme consistant en une investigation empirique plus poussée). N'apportant aucune autre indication que "il y a eu une évolution (des péripéties) d'où résulte R", "en fin de compte", n'est pas d'un emploi aussi contraignant que "en réalité". Qui use d'"en fin de compte" n'est pas tenu en somme de produire à sa suite des informations particulièrement inattendues.

"En fin de compte" peut parfaitement relier des contenus opposés comme dans 24:

24. "Paul est marié mais en fin de compte il est célibataire".  
Énoncer 24 revient certes à concéder que Paul soit marié mais, cette concession faite, le locuteur marque ensuite qu'il a accès à des raisons x, y, z... qui font qu'il lui paraît préférable de conclure que Paul est célibataire.

Tout comme 12, 24 n'est pleinement cohérent que pour un interprétant capable d'accéder lui aussi à une ou plusieurs raisons susceptibles de justifier que l'on puisse dire de Paul, qui est marié, qu'il est au bout du compte célibataire. Outre la "nuance" soulignée un peu plus haut, "en fin de compte" se distingue de "en réalité" en ceci qu'il ne rabaisse pas dans l'ordre du réel la proposition concédée. "En fin de compte" par sa dimension temporelle indique simplement qu'une chose qui est "p" à un certain moment  $t_0$  (de la "réflexion") finit (pour des raisons x, y, z...) par être plus sérieusement (conçue comme) "q" à un moment  $t_1 > t_0$ . A la différence de "en réalité" qui marque, lui, que deux caractères opposés cohabitent dès le début sous une même identité mais que ces deux caractères ne se situent pas à un même niveau. La comparaison entre 25 et 26 devrait permettre d'éclairer un peu cette différence.

25. "Paul est végétarien mais en réalité il mange de la viande à tous les repas"

26. "Paul est végétarien mais en fin de compte il mange de la viande à tous les repas".

Dans 25 "en réalité" invite à une rétrointerprétation de "Paul est végétarien" ("p") qui ne peut guère aboutir à autre chose que "Paul est soi-disant végétarien" ("p'"): il dit qu'il est végétarien mais en fait il ne l'est pas puisque "q". Pourquoi cette rétrointerprétation s'impose-t-elle plus qu'une autre? Parce que dans l'ordre du fait d'être végétarien c'est à peu près le seul niveau inférieur qui soit concevable (c'est le minimum d'empiricité exigible pour qu'il soit permis de prédiquer de quelqu'un qu'il est végétarien). 25 dit donc que Paul est végétarien (à son niveau, de son point de vue) mais *qu'en même temps* (à un niveau plus profond) il est tout le contraire. En 26, par contre, "en fin de compte" n'amène pas nécessairement à une rétrointerprétation du type "p'". Le fait que Paul soit végétarien n'est pas relativisé à une simple prétention, "en fin de compte" marque simplement que Paul, de libéralités alimentaires en libéralités alimentaires, finit par ne plus être végétarien du tout. Bref, 25 amène à comprendre (une fois solutionné) que Paul est menteur (qu'il est double) alors que 26 suggère qu'il est seulement inconséquent (victime en somme du temps qui altère la réalité).

La comparaison de 25 et 26 amène à se poser la question de savoir si "en fin de compte" est porteur d'indications pro et rétro-interprétatives comparables à celles relevées pour "en réalité". Au vue de 26 on pourrait être enclin à répondre que non. Pourtant le fait que 27:

27. "Paul est soi-disant végétarien mais en fin de compte il mange de la viande à tous les repas"

soit possible révèle qu'il a au minimum le pouvoir rétroactif de différer une implication vériconditionnelle. De même l'interprétation de 24 semble conduire aux mêmes rétro et pro-spécifications de "marié" et "célibataire" que celles mentionnées à propos de 12. Encore que le *distinguo* soit assez subtil, il me semble toutefois que dans le cas de "en réalité" l'interprétation du connecteur *consiste en la* saisie de ces rétro et pro-spécifications alors que pour "en fin de compte" elles sont *une conséquence* de l'accès à un processus transformationnel permettant de passer d'un état "m" à un état "n". C'est parce que j'accède aux faits qui justifient que l'on puisse dire que Paul est célibataire (il ne vit plus avec sa femme, etc.) que j'interprète ensuite rétroactivement qu'il n'est marié qu'au plus bas degré.

RETOUR A ROLAND GARROS

Si A avait énoncé 28:

28. "A Roland Garros les places les plus chères sont en réalité gratuites"

au lieu de 1, il aurait indiqué à B qu'il avait accès à un critère supérieur d'appréciation des faits incriminés, critère  $\beta$  à partir duquel les places les plus chères ne lui paraissaient telles que relativement à un autre critère  $\alpha$  ( $\alpha > \beta$ ). A énonçant 28 aurait donc signifié à B qu'il avait, *quant à lui*, résolu l'opposition entre "les plus chères" et "gratuites" et il lui aurait indiqué quel procédé il avait suivi pour en arriver là. A supposer alors que B ne comprenne que cela il aurait tout au plus *compris comment on pouvait comprendre* qu'à Roland Garros les places les plus chères sont gratuites. Pour comprendre vraiment 28, B aurait dû rechercher lui-même à quel minimum de réalité doi-

vent satisfaire des places pour qu'on puisse les dire "les plus chères" en même temps qu'on les détermine comme "gratuites". B aurait donc dû accéder à des solutions du genre: "elles ne sont les plus chères que sur le papier", "elles sont seulement affichées comme les plus chères"...

De même si A avait dit:

29. "A Roland Garros les places les plus chères sont en fin de compte gratuites"

B, pour comprendre, aurait dû être à même de concevoir un processus transformationnel au terme duquel les places initialement "les plus chères" finissent par être "gratuites".

*En théorie* 28 et 29 sont plus faciles à interpréter que 1 (A) puisque "en réalité" et "en fin de compte" indiquent au récepteur une marche à suivre (une procédure heuristique) pour réscuder la contrariété entre "les plus chères" et "gratuites".

En tant qu'elles sont deux manières d'exprimer 1 (A) de telle sorte qu'il n'y ait plus contrariété entre les deux quantifications de l'objet "les places", 28 et 29 sont aussi deux formulations commodes (économiques) de ce que nous pouvons reconstituer qu'un interprétant comprend dans 1 (A) lorsqu'il le comprend. Rien ne nous garantit toutefois, comme on l'a souligné dans l'introduction, que l'interprétant qui comprend 1 (A) et le manifeste (comme B) a accès à l'une ou l'autre de ces reformulations.

#### POURTANT et QUAND MÊME

On reviendra dans un instant sur le rôle de "en réalité" et "en fin de compte" en envisageant les choses d'une manière un peu différente. Mais auparavant je voudrais dire un mot de deux autres connecteurs "pourtant" et "quand même" dont J. Jayez (1982, CLF 4), J. Moeschler et N. de Spengler (1982, CLF 4) ainsi que J. Moeschler et A. Zenone (1981, CLF 2) soulignent, en des termes il est vrai assez différents, les vertus résolutive. Il n'est pas facile, comme on l'éprouve d'ailleurs à la lecture de ces auteurs, d'établir précisément ce qui distingue "pourtant" et "quand même". Ces deux connecteurs servent en effet à introduire une proposition "q" qui s'oppose (qui est

présentée comme s'opposant) à une conclusion inférable d'une proposition antérieure "p". Voici deux exemples empruntés à J. Moeschler et N. de Spengler:

30. "Il est gentil pourtant tout le monde le déteste".

31. "Il est gentil mais tout le monde le déteste quand même".

Dans 30, "tout le monde le déteste" ( $\bar{q}$ ) contredit "tout le monde ne le déteste pas" ( $q$ ) qui découle implicitement de "il est gentil" ( $p$ ) ou, plus exactement, la construction "p pourtant q" oblige à construire "p" comme impliquant "q", implication que contredit " $\bar{q}$ ". Selon J. Moeschler et N. de Spengler la relation entre "p" et "q" est présentée par "pourtant" comme très forte: "p" apparaît comme causant "q" en raison d'une norme quasi objective (si l'on pose que x est gentil alors il en découle de fait, il est admis par tous, que x n'est pas détesté). L'analyse de "quand même" amène à une semblable articulation de "p", "q" et " $\bar{q}$ " sauf que, dans ce cas, disent J. Moeschler et N. de Spengler, la relation de "p" à "q" n'a pas le caractère de nécessité. "q" n'est pas marquée comme une implication objective de "p", "q" est présentée comme résultant argumentativement de "p" et donc liée à cette proposition par une relation occasionnelle (instituée dans l'énoncé par l'énonciateur) sans prétention à l'objectivité (causale). Ce rappel est évidemment très réducteur, J. Moeschler et N. de Spengler appuient leurs analyses sur de nombreux exemples qu'il faudrait discuter dans le détail. J. Jayez conteste, à juste titre me semble-t-il, que l'on puisse expliquer la différence entre "quand même" et "pourtant" par une opposition entre le type de normes (subjective, objective) auquel feraient référence ces deux connecteurs, il propose, entre autres choses, de distinguer "quand même" par son caractère scalaire, absent de "pourtant". Quoi qu'il en soit, J. Moeschler, N. de Spengler, A. Zenone et J. Jayez insistent tous sur les pouvoirs résolutifs de "quand même" et de "pourtant". Concernant "quand même" J. Moeschler et A. Zenone (CLF 2) écrivent (p. 110):

*"L'effet pragmatique essentiel de "quand même" est de référer à une norme et de créer une rupture entre le monde décrit et le monde normé.*

*Une caractéristique des emplois monologiques de "quand même" nous semble être la suivante: en même temps qu'il crée une rupture entre ces deux mondes, "quand même" la légitime c'est-à-dire permet la mise en acceptabilité d'une contradiction. "Quand même"*

*nous semble donc être un moyen d'exprimer par la langue et de légitimer des comportements verbaux ou non verbaux contradictoires".*

Quant à J. Jayez, il précise à propos de "pourtant, cependant, néanmoins, (...) mais" (pp. 208-209):

*"Ces connecteurs n'introduisent pas de résolution au sens où ils feraient disparaître un des éléments contradictoires (ou quasiment tels), ou bien le combinent avec l'autre pour produire une sorte de compromis (...) "pourtant" fournit des instructions à partir desquelles on peut envisager de lever une contradiction (...) En faisant appel à "p pourtant q" le locuteur entérine uniquement les contextes dans lesquels "p" implique nécessairement "non q", mais de ce fait même, il laisse ouverte une résolution de la contradiction par adoption d'un contexte approprié (où "p" n'implique plus nécessairement "non q") (...). On sera donc engagé dans une règle du type suivant: une contradiction monolocale est "résolue" si le discours produit par l'usage des marqueurs entre autres, une image idéale où la contradiction disparaît".*

La position de J. Jayez est beaucoup plus nuancée et en un sens embarrassée (cf. les guillemets à "résolue") que celle exposée dans J. Moeschler et A. Zenone ou dans J. Moeschler et N. de Spengler. Ces derniers avancent au demeurant une explication des pouvoirs résolutifs de "quand même" qui paraît pour le moins discutable. Dans un chapitre consacré aux processus intégratifs (cohérentiels) ils notent (p. 31):

*"Au niveau de l'intervention, la contradiction est résolue par l'existence d'une conclusion (implicite ou explicite) de même orientation argumentative que l'un des termes de la séquence concessive".*

Or si l'on envisage:

32. "A Roland Garros les places les plus chères sont  
| quand même |  
| pourtant | gratuites".

Il est difficile d'admettre que la contradiction est résolue du fait (si je comprends bien) que la conclusion implicite (q): "les places les plus chères ne sont pas gratuites" est co-orientée (et pour cause) avec (p) "les places les plus chères"! Je ne crois pas du reste que dans 32 "quand même" (ou "pourtant") contribuent à résoudre ou à atténuer la contrariété entre "les plus chères" et "gratuites". 32 paraît au contraire manifester plus fortement cette opposition. Cet énoncé n'est en effet guère concevable que comme contre-argumentant un propos antérieur visant à établir qu'à Roland Garros les choses sont bien organisées et en quelque sorte logiquement réglées. 32 conteste justement la "logique de cette organisation" en rappelant qu'elle est entachée

d'un défaut de contradiction. A noter toutefois que si "quand même" (ou "pourtant") étai(en)t antéposé(s) l'énoncé produit pourrait avoir une autre visée argumentative:

33. " | Quand même | à Roland Garros les places les plus chères sont  
| Pourtant | | gratuites"

33, plus facilement que 32, me semble-t-il, peut servir à contrecarrer un développement antérieur tendant à prouver que le tennis est un sport aristocratique et que la fréquentation des manifestations comme Roland Garros n'est pas à la portée de tout le monde. Dans ce cas là, il semble effectivement qu'il y ait non pas résolution mais *dépassement, oubli*, de l'opposition entre les deux qualifications de "places". Le mouvement argumentatif est tel que l'énonciateur *néglige* de signaler comment il résout l'antinomie entre "les plus chères" et "gratuites" (à l'instar d'ailleurs de A dans 1). Ce qui l'emporte c'est sa volonté de contester la thèse comme quoi le tennis n'est pas un sport démocratique: focalisant sur cette dimension de son intervention il néglige d'explicitier comment il résout (phénomène d'empathie cf. ci-après) l'opposition entre les deux adjectifs. Toutefois le fait que 32 puisse être utilisé pour *exhiber* une contradiction montre bien, en tout cas, que "quand même" ou "pourtant" n'ont, <sup>/pas</sup> à proprement parler, comme l'indique d'ailleurs J. Jayez, le pouvoir de résoudre la contrariété entre "les plus chères" et "gratuites". Maintenant, si l'on veut, on peut dire (cf. J. JAYEZ ci-avant) que "pourtant" ou "quand même" dans 32, tout en entérinant l'opposition entre ces deux qualifications, la circonscrivent au seul contexte dans lequel cette implication ne serait plus valide. Cette *indication d'une possibilité de résolution* est malgré tout moins explicite, du point de vue procédural, que celle qu'apportent "en réalité" et "en fin de compte". "Pourtant" et "quand même" marquent que celui qui les emploie est confronté à un *problème* d'incompatibilité et indiquent (qu'il a en vue) une direction de *recherche* pour sa résolution; "en réalité" et "en fin de compte" signalent par contre que celui qui les énonce a *trouvé* un contexte dans lequel l'incompatibilité n'a plus cours (à charge pour le récepteur interprétant de "remplir" ce contexte qui est présenté comme étant au-delà des apparences -"en réalité"- ou comme postérieur à un développement événementiel -"en fin de compte").

Cette différence permet, du reste, d'expliquer pourquoi un énoncé comme 34 est peu admissible.

34. "A Roland Garros les places les plus chères sont  
| pourtant | | en réalité | | gratuites".  
| quand même | | en fin de compte |

En effet 34 reviendrait à poser dans un même mouvement d'une part que l'on voit un problème dans le fait qu'à Roland Garros les places les plus chères sont gratuites et d'autre part que l'on a résolu ce problème (cette inconséquence énonciative disparaissant plus ou moins lorsque "pourtant" ou "quand même" sont antéposés ou postposés car il y a alors, ainsi qu'on l'a relevé, relégation au second plan de l'incompatibilité entre "les plus chères" et "gratuites").

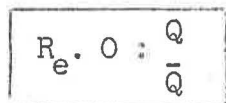
#### Figures et transformations résolutives

Le système de représentation et de transformation des figures de contradiction exposé dans J.-B. Grize et G. Piérait-Le Bonniec (1983) permet, comme je voudrais le montrer maintenant, de mieux préciser la portée résolutive de "en réalité" et de "en fin de compte".

Revenons à 1 (A). D'abord, comme on l'a souligné dès le début, 1 (A) ne comporte aucun indice signalant que pour A il y a opposition entre "les plus chères" et "gratuites". A ne s'institue donc pas comme témoin (T) relevant ou dénonçant par son propos une quelconque contradiction dans le fait qu'à Roland Garros les places les plus chères sont gratuites. Comme c'est moi qui *de l'extérieur* ai relevé une opposition entre les deux qualifications de l'objet "places" je propose de me noter sous le symbole  $R_e$  (Récepteur extérieur). On a relevé aussi que, dans l'échange authentique, B ( $R_a$ : Récepteur authentique) ne s'instituait pas plus que A en témoin d'une incompatibilité.

L'objet (O) "les places" est donc qualifié dans 1 (A) de deux manières (spécification-détermination) que j'ai interprétées comme opposées soit:

Fig. I

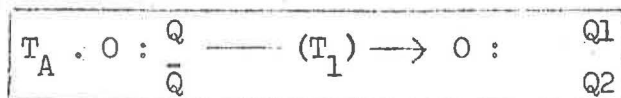


avec  $Q =$  "les plus chères"  
 $\bar{Q} =$  "gratuites"

En tant que Récepteur-témoin je ne puis faire grief au lieu (irresponsable) des deux qualifications  $Q$  et  $\bar{Q}$ : j'ai donc éliminé le siège. La formule ci-dessus est une figure que J.-B. Grize et G. Piéraud-Le Bonniec appellent *démenti*.

Maintenant si A avait dit 28 ou 29, donc si A avait inséré avant "gratuites" un "en réalité" ou un "en fin de compte", il aurait d'abord marqué qu'il percevait une certaine opposition entre  $Q$  et  $\bar{Q}$  (il aurait schématisé "gratuites" comme s'opposant à "les plus chères"). A se serait donc institué comme *Témoin* de cette opposition. Mais en même temps il aurait signalé qu'il avait surmonté cette contrariété par application d'une transformation  $T$  telle qu'à son issue il y a compatibilité entre  $Q$  et  $\bar{Q}$ . Ce que je noterai, toujours en suivant J.-B. Grize et G. Piéraud-Le Bonniec:

Fig. II



"En réalité" et "en fin de compte" n'ont pas le pouvoir de présenter les deux qualifications opposées comme finalement dépendantes: leur insertion dans l n'oblige pas à comprendre que A tient que les places les plus chères sont gratuites parce qu'elles sont les plus chères. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi dans J.-B. Grize et G. Piéraud-Le Bonniec (cf. tableau 5, p. 66) la transformation  $T_1$  qui a simplement pour effet de ramener une incompatibilité à une compatibilité. Il serait d'ailleurs intéressant de se demander s'il existe dans le lexique du français des termes plus puissants que "en réalité" et "en fin de compte" et qui seraient à même d'indiquer que celui qui les emploie a réussi une transformation de type  $T_2$  (c'est-à-dire avec passage de l'incompatibilité à la dépendance).

J'ai fait valoir dans les chapitres précédents qu'il ne fallait pas confondre *indication de résolution* (accomplie) et *résolution*.

C'est pourquoi je considérerai que II, en tant que telle, n'est pas une formule résolutive. II relève *un résultat*, elle marque que A est capable de réinterpréter comme compatibles deux qualifications incompatibles. Je ferai donc l'hypothèse que II recouvre une formule développée exprimant un processus résolutif plus explicite. Pour que II soit vraiment résolutive et compréhensible il faut (autre formulation de l'hypothèse ci-dessus) que celui qui en est le Récepteur R soit capable de la développer de telle sorte qu'il y ait manifestation d'une procédure transformationnelle plus explicitement résolutive. Je propose de noter ce mouvement de la manière suivante:



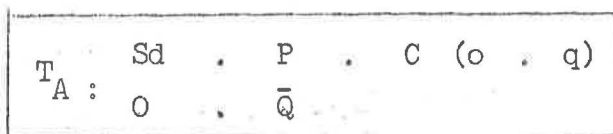
Le *développement* (D) de II (ce qui va figurer entre crochets à la suite de D) doit aboutir au même résultat que II: donc à une compatibilité. Sinon ce ne serait plus un développement mais une transformation. Dans la partie développée le témoin reste  $T_A$ ; R attribue à  $T_A$  le développement qu'il reconstruit. La preuve en est qu'il arrive très souvent dans les échanges de ce genre, que le récepteur-interprétant cherche à vérifier si son développement est conforme à celui (qu'il reconstruit) que l'émetteur avait dans l'esprit en "énonçant" la formule non explicitement résolutive. La partie développée est une *explication* de la formule non développée. R *problématise* la formule non développée (il est témoin d'un problème et non d'une figure contradictoire) et la *prolonge* (cf. J.-B. GRIZE et alii 1983) en manifestant une *raison* de la transformation  $T_1$ . Cette observation est parfaitement concordante avec l'idée que l'interprétation-compréhension d'un énoncé consiste en une explication (cf. M. CHAROLLES, 1981 et 1983).

Maintenant occupons-nous de la partie développée. Celle-ci sera différente selon que l'on envisage "en réalité" et "en fin de compte", ce qui montre bien d'ailleurs la "pauvreté" de la formule II qui ne rend pas compte à elle seule de la "nuance" entre ces deux locutions adverbiales.

EN REALITE

Ainsi qu'on l'a exposé dans l'analyse sémantico-pragmatique de "en réalité" l'insertion de ce connecteur dans l'amène à opposer non pas simplement deux qualifications d'un même objet (cf. I) mais un processus (P) de qualification ("les places baptisées les plus chères") et une qualification de fait ("les places gratuites"). Le processus de qualification réfère forcément à des agents susceptibles de l'accomplir, il renvoie donc à une source (S) qui ne peut être en l'occurrence que les organisateurs de Roland Garros. Ce processus en tant qu'il consiste en une qualification ou dénomination suppose nécessairement une médiation discursive: la source est donc *de dicto* (Sd). La partie gauche de III se développe alors de la façon suivante:

Fig. IV



P = baptiser (appeler, affirmer....)       $\bar{Q}$  = gratuites  
 q = les plus chères                              o, O\* = les places

IV est une figure *de mensonge*: le récepteur reconstruit que le témoin ( $T_A$ ) dénonce le fait que les organisateurs de Roland Garros (Sd) baptisent (P) des places (o) les plus chères (q) alors qu'elles (O\*) sont gratuites ( $\bar{Q}$ ). IV est bien un développement de I puisque l'on y retrouve un même objet (O) qualifié de deux manières opposées (Q et  $\bar{Q}$ ). Comment transformer IV de telle sorte qu'il y ait compatibilité entre Q et  $\bar{Q}$ ? J.-B. Grize et G. Piéraud-Le Bonniec n'envisagent pas de cas de cette espèce peut-être pour la simple et bonne raison qu'ils ne font pas problème. En effet si l'on y prête attention on s'aperçoit que *dans le mensonge il y a contradiction entre ce qui est dit d'un objet et ce qu'il en est de cet objet et non pas contradiction ou contrariété entre deux caractères propres à cet objet*. Ce qui est contradictoire dans le mensonge ce ne sont pas les qualifications de l'objet mais ce qui est dit de cet objet par quelqu'un et la réalité de l'objet. *La reconnaissance d'un mensonge suppose d'ailleurs nécessairement la reconnaissance de la compatibilité entre les caractères mensongers et effectifs de l'objet*. Il suffit en effet de

construire qu'à Roland Garros les places les plus chères ne sont telles que dans la bouche des organisateurs pour qu'*au plan de l'objet* les deux qualifications "les plus chères" et "gratuites" deviennent compatibles. Partant je propose donc de développer III sous la formule suivante:

Fig. V

$$\left[ R \quad T_A \quad .O : \begin{array}{l} Q \text{ (Tl)} \\ \bar{Q} \end{array} \rightarrow O : \begin{array}{l} Q1 \\ Q2 \end{array} \right] \xrightarrow{(D)} \left[ R \quad T_A : \begin{array}{l} Sd \cdot P \cdot C \\ O^* \quad \bar{Q} \end{array} \quad (o.q) \xrightarrow{(Tl')} O : \begin{array}{l} Q1 \\ Q2 \end{array} \right]$$

dans laquelle Tl' est "l'équivalent développé" de Tl (cette transformation a le même effet que Tl sauf qu'elle s'applique sur une entrée développée).

Bref, l'effet de "en réalité" me paraît être résumé ainsi:

- EN REALITE - marque que celui qui l'énonce s'institue en témoin d'une incompatibilité;
- indique qu'en tant que témoin il a résolu cette incompatibilité par transformation en une compatibilité;
  - mais cette résolution n'est effective pour un récepteur que si ce dernier est capable d'accéder à un développement de la formule résolutive indiquée par le témoin.

EN FIN DE COMPTE

Concernant cette locution adverbiale, je dirai simplement, dans le prolongement de ce qui a été exposé jusqu'à présent, qu'elle amène au développement suivant:

- R interprète que T construit "les organisateurs de Roland Garros" comme source à la fois de dicto (Sd) et de re (Sr);
- d'un processus (P) consistant à afficher (de dicto) certaines places (O) comme les plus chères (Q);
- d'un processus dépendant (P') consistant à "vendre ces places pour rien" autrement dit de les donner (de re). Le complément de ce processus impliquant que les places (O) ainsi données sont  $\bar{Q}$ .

Soit au total, dans la notation de J.-B. Grize et G. Piérait-Le Bonniec: une forme complexe du type  $B_{11}$  ( $e_0$ ) manifestant une *incon-séquence entre propos et comportement* :

Fig. VI

$$(D) \quad R \quad T_A \quad . \quad Sdr : \quad \begin{array}{l} P \quad C \quad (o \cdot q) \\ P' \quad cC \quad (p' \cdot c \quad o \cdot \bar{q}) \end{array}$$

VI est bien un développement de I car ainsi que le notent J.-B. Grize et G. Piéraud-Le Bonniec (p. 131) "dans tous les cas où nous avons affaire à un DIRE qui s'oppose à un FAIRE la contradiction réside en fin de compte dans un démenti:  $O : \frac{q}{q}$  "

VI n'est pas aussi aisément transformable en une compatibilité que IV car la reconnaissance d'une incohérence entre propos et comportement au sujet d'un objet ne suffit pas, comme dans le mensonge, pour rendre compatibles les quantifications opposées attribuées à l'objet. La formule VI est déjà passablement complexe mais pour qu'elle soit transformable en compatibilité il est nécessaire de la compliquer encore. Je passe sur les problèmes de notation pour n'envisager que les dimensions à prendre en compte et que le mécanisme général. Pour solutionner VI, il importe, me semble-t-il, de relever que:

- le processus P est un processus continu qui s'applique à un ensemble compact d'objets: les places les plus chères ne sont telles qu'en tant qu'on les considère comme une entité globale définie une fois pour toutes avant leur "communication" une à une;
- le processus P' s'applique par contre chaque fois (processus discontinu) à un élément singulier extrait de l'ensemble "les places les plus chères".

Dès lors on peut parfaitement admettre que le O qui figure dans le complément de P' n'est pas le même que celui qui est inscrit à la suite de P. En effet, chaque fois qu'on applique P' il y a extraction d'un O de l'ensemble des O. Comme ce O extrait est sorti de la classe générale des O, il y a forcément compatibilité entre eux (O1-O2); l'effet de contrariété n'apparaissant qu'une fois que tous les éléments de O ont été extraits un à un, c'est-à-dire lorsque l'ensemble des places les plus chères est épuisé dans l'ensemble des places données. Mais cet effet n'est jamais qu'une apparence vu qu'à ce moment-là l'ensemble des places les plus chères est vide et ne peut donc être incompatible avec l'ensemble des places données. *"En fin de compte" aurait donc comme pouvoir d'indiquer une procédure résolutive par dédoublement de l'objet reposant sur un jeu assez complexe d'opérations d'extraction-distinction et d'opérations d'accumulation-totalisation retorspectives.*

Si pour des raisons de commodité on fait abstraction du développement (VI) pour n'envisager que son effet, on voit qu'il y a

globalement transformation (T3 -cf. J.-B. GRIZE et G. PIERAUT-LE BONNIEC, p. 66) d'une figure de démenti par dédoublement de l'objet soit:

Fig. VII  $\left\{ \begin{array}{l} [0 : Q] \\ [0 : \bar{Q}] \end{array} \right\} \xrightarrow{D \quad (T3')} \left[ \begin{array}{l} O1 : Q \\ O2 : \bar{Q} \end{array} \right]$

Pour passer à Q1-Q2 comme prévu, il suffit d'admettre :

Fig. VIII  $\left[ \begin{array}{l} O1 : Q \\ O2 : \bar{Q} \end{array} \right] \equiv \left[ \begin{array}{l} Q1 \\ Q2 \end{array} \right]$

VIII n'a rien d'exorbitant comme je voudrais le montrer sur un simple exemple. Supposons le démenti suivant:

les militaires (O) : légalistes (Q)  
non légalistes ( $\bar{Q}$ )

et une transformation par dédoublement de l'objet:

les non-gradés (O1) : légalistes (Q)  
les gradés (O2) : non légalistes ( $\bar{Q}$ )

Cette transformation revient au même, me semble-t-il, que:

les militaires (O) : non gradés légalistes (Q1)  
gradés légalistes (Q2)

On voit donc que "en fin de compte" n'est effectivement résolusif que si le récepteur témoin est à même:

- 1) de développer le démenti présenté par le témoin comme "résolu" en une formule plus complexe comprenant une source et deux procès dépendants;
- 2) de transformer cette formule par dédoublement de l'objet de telle sorte qu'il y ait finalement compatibilité entre les quantifications initialement schématisées comme incompatibles.

Conclusion

Traduits en termes d'opérations de pensée les développements et transformations de formules que l'on vient d'exposer figurent une représentation des *démarches de résolution de problème* qu'un récepteur est censé effectuer pour interpréter un "en réalité" ou un "en fin de compte". En ce sens le système mis au point par J.-B. Grize et G. Piéraud-Le Bonniec constitue une heuristique générale (applicable aux figures de contradiction) dont j'ai essayé de montrer qu'elle pouvait aussi être utilisée pour reconstituer les *procédures d'interprétation* des énoncés comportant un "en réalité" ou un "en fin de compte". L'hypothèse que l'on peut avancer à ce point de la réflexion est que ces deux locutions adverbiales portent dans leur sémantisme *mention* de ces procédures; ce qui fait d'ailleurs qu'elles ont un pouvoir résolutif supérieur à "pourtant" ou "quand même" dont on a vu qu'ils n'étaient pas porteurs d'indications heuristiques aussi précises. Resterait maintenant à confronter les procédures interprétatives que l'on vient de reconstituer avec les *processus* effectifs mis en oeuvre par des sujets pour comprendre des énoncés contenant des "en réalité" ou des "en fin de compte" (concernant la distinction procédure-processus, cf. H.J. EIKMEYER, 1983).

Le fait que A dans 1) ne marque en aucune façon comment il construit et dépasse l'opposition entre "les plus chères" et "gratuites" fournit une belle illustration des phénomènes dits d'*empathie* du locuteur (cf. R. de BEAUGRANDE et W.U. DRESSLER, 1981 ainsi que W.U. DRESSLER, 1981). En effet, A sait parfaitement qu'il s'adresse à un allocutaire maîtrisant suffisamment le français pour que celui-ci risque de percevoir une contradiction dans son propos. Donc, s'il n'indique pas à B comment il résout cette contradiction, c'est qu'il anticipe que celui-ci est en mesure de le faire sans l'aide de la moindre indication: sans l'aide en particulier d'un "en réalité" ou d'un "en fin de compte". Ce qui n'est pas un mauvais calcul puisque, ainsi qu'on l'a relevé en commençant, B s'en sort finalement très bien!

Références bibliographiques

- De BEAUGRANDE (R.), DRESSLER (W.U.) (1981) : *Introduction to text linguistics*. Londres, Longman.
- CHAROLLES (M.) (1981): "Comprendre et expliquer", *Revue Européenne des Sciences Sociales*, T. XIX, no 56, pp. 153-171.
- CHAROLLES (M.) (1983): "Coherence as a principle in the interpretation of discourse", *Text*, vol 3, no 1, pp. 71-97.
- CULIOLI (A.) (1978): "Valeurs modales et opérations énonciatives", *Le Français moderne*, no 2, pp. 300-318.
- DANJOU-FLAUX (N.) (1980): "A propos de 'fait', 'en fait', 'en effet' et effectivement", *Le Français moderne*, no 4, pp. 110-140.
- DANJOU-FLAUX (N.) (1982): "'Réellement' et 'en réalité'. Données lexicographiques et description sémantique", *Lexique*, no 1, pp. 105-151.
- DRESSLER (W.U.): (1981): in *Comprendre le langage*. Paris, Didier-érudition.
- DUCROT (O.) (1980): *Les mots du discours*. Paris, Minuit.
- EIKMEYER (H.J.) (1983): "Procedural analysis of discours", *Text*, vol. 3, no 1, pp. 11-37.
- GRIZE (J.-B.) (1983) in Borel M.J., Grize J.-B., Miéville D.: *Essai de logique naturelle*. Berne, Francfort/M, P. Lang, pp. 97-145.
- GRIZE (J.-B.), PIERAUT-LE BONNIEC (G.) (1983): *La contradiction. Essai sur les opérations de pensée*. Paris, PUF.
- JAYEZ (J.) (1982): "Quand bien même pourtant, pourtant quand même", *Cahiers de Linguistique française*, no 4, Genève, pp. 189-219.
- KERBRAT-ORECCHIONI (C.) (1980): *L'énonciation: de la subjectivité dans le langage*. Paris, A. Colin, 1980.
- MOESCHLER (J.), de SPENGLER (N.): "Quand même: de la concession à la réfutation", *Cahiers de Linguistique française*, no 2, Genève, pp. 93-112.
- MOESCHLER (J.), de SPENGLER (N.): "De la concession à la réfutation interdite, approche argumentative et conversationnelle", *Cahiers de Linguistique française*, no 4, Genève, pp. 7-36.
- PERELMAN (c.), OLBRECHTS-TYTECA (L.) (1958): *Traité de l'argumentation*. Paris, PUF.
- PLANTIN (J.) (1978): "Deux 'mais'", *Semantikos*, vol. 2, nos 2-3, pp. 89-94.
- SHELLING (M.) (1982) : "Quelques modalités de clôture: les conclusifs finalement, en somme, au fond, de toute façon", *Cahiers de linguistique française*, no 4, Genève, pp. 63-106.